LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

Compter 45 fr.

LA FORÊT EN FLAMMES

COLLECTION HEBDOMADAIRE
FERENCZI

Guy - Tériot

PIE...

GUy

PIERROT

GUy

PIERROT

GUy

C 95464

Un jeune noir montra sa tête crépue dans l'entre-bâillement de la porte et le considéra avec de grands yeux craintifs. Ne présageant rien de bon de la colère de son maître, il se hâta, accompagné par une bordée d'injures, et apporta une bouteille et un verre.

— Où est Barthelat ? poursuivit Vanderrikx.

— Tu sais bien, Blanc, qu'il est presque toujours sur les chantiers.

— Est-ce que ça voudrait dire que je n'y suis jamais ?

Et comme l'indigène se reculait, apeuré, le Hollandais, avançant une main tremblante, heurta le verre qui se brisa sur le sol de ciment. Il fit un bond en avant avec un air menaçant, et gifla le malheureux dont la tête heurta rudement le montant de la porte.

— Je vais t'apprendre à me donner des leçons, sauvage...

Mais un lambeau de chemise resta entre les doigts du blanc et le boy se rua au dehors aussi vite que le lui permettaient ses jambes de vingt ans. Interloqué, aveuglé par la colère, Vanderrikx demeura sur la porte, dressé sur ses jambes écartées.

Il se calma d'un seul coup.

A ce moment même, Barthelat franchissait la petite clôture de roseaux, le fusil sous le bras, le casque sur la nuque, suivi d'un être bizarre qui portait en sautoir une gazelle au ventre clair dont le museau saignait. C'était un maigre vieillard à la barbe grisonnante, accoutré d'un ridicule jupon de raphia autour duquel s'entre-choquaient des os jaunis et des coquillages suspendus à des lanières de cuir. Autour de ses poignets et de ses chevilles brinquebalaient des anneaux de métal; un sorcier de village sans aucun doute.

— Allons, tu as encore le vin mauvais, à ce que je vois, murmura Barthelat dont le visage s'était assombri. Décidément l'air de la ville ne te vaut rien. Une

autre fois, c'est moi qui ferai le voyage, j'y passerai moins de temps.

Le Hollandais grogna des choses confuses. Puis ils prirent place tous deux à la table sans dire mot.

Vanderrikx, gêné par le regard de son camarade qu'il sentait peser sur lui, s'avisa tout à coup de la présence du vieillard qui sur le seuil de la porte se débarrassait maladroitement de sa gazelle accrochée parmi tous ses gris-gris :

— Allons, vieux singe, dépêche-toi de nous débarrasser de tes sales oripeaux !

L'autre voulut protester :

— Mais le Blanc à qui j'ai porté la bête m'a fait monter jusqu'ici et m'en a promis un quartier. Je partirai quand il me l'ordonnera.

Vanderrikx se rapprocha de lui :

— Et si je t'ordonne, moi, d'aller au bas de la route, chercher ma motocyclette et de me la rapporter ici au plus tôt, attendras-tu que je t'y accompagne à coups de pied ?

Le sorcier fit quelques pas en arrière et prit une voix implorante.

— Tu vois bien, Blanc, que je suis trop faible pour accomplir une telle besogne. Tu ne manques pas d'autres boys qui sont à tes ordres et que tu payes pour t'obéir. Laisse-moi recevoir le salaire qui m'a été promis et regagner ma paillotte en paix.

Barthelat s'était avancé mais avant qu'il pût intervenir, Vanderrikx s'empara de la longue canne du sorcier et lui en cingla sauvagement le front. Le sang jaillit et le vieillard trébucha. Il battit le vide de ses bras maigres, cherchant un appui, s'accrocha de ses doigts noueux à la culotte du Hollandais dont la poche se déchira en craquant.

Les deux billets en boule roulèrent sur le sol. Barthelat s'en empara et écarta vigoureusement son camarade.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il. C'est de cette façon que tu prends soin de notre argent ? Cesse cette scène ridicule, je t'en prie, et rentre, tu es horrible.

Mais l'autre ne se possédait plus. Il rentra en effet, en haletant comme une bête, s'empara du fusil abandonné par le chasseur un instant auparavant, et, se précipitant au dehors, sans épauler, la crosse sous le bras, il appuya sur la détente dans la direction de l'indigène.

Celui-ci, en criant, avait bondi en arrière. Barthelat avait saisi le canon à pleines mains et la décharge laboura la terre.

Le sorcier tout tremblant s'était jeté dans un fourré d'épines et sa voix chevrotante retentit sitôt après la détonation :

— Il y a de bons Blancs qui se font obéir, mais toi tu es un mauvais Blanc et le sort te punira bientôt. »

Tirée par Barthelat, la porte de la case s'était refermée. Dans la demi-obscurité les deux hommes se regardèrent en silence. Le Hollandais, l'air hagard, accoté au mur se laissa désarmer sans résistance, la bouche tordue sur des mots indistincts, les poings serrés. L'autre, haussant les épaules, alluma une lampe à acétylène qui jeta tout autour de la table une clarté vive et blafarde.

Puis il envoya rouler la bouteille de bière dans un coin sombre, s'assit sur une chaise-longue et posément prit la parole :

— Il y a longtemps que je suis las de ton mauvais caractère. La scène de ce soir doit y mettre un terme. Faisons nos comptes et cessons de faire route ensemble. Nous ne pouvons plus nous accorder, tu dois le comprendre.

Et, tandis que le front hargneux, Vanderrikx tirait des papiers de ses poches et les étalait sur la table, au

dehors, le cuisinier, qui du sommet d'un arbre avait suivi la scène, aidait le sorcier à s'arracher de son buisson d'épines.

II

Ce fut Barthelat qui dicta ses conditions. Vanderrikx, déjà peu communicatif, n'ouvrit la bouche que pour accepter tout ce qu'il proposa. Il paraissait bourrelé de remords mais préférait demeurer renfrogné et boudeur plutôt que de manifester son repentir par de bonnes paroles que le Français attendait en vain. Celui-ci avait peine à voir se rompre une collaboration de deux années et il ne lui souriait guère d'avoir à demeurer longtemps encore seul dans cette brousse avec comme seul voisin un Blanc qui désormais ne lui adresserait plus la parole et qui ne tarderait pas sans doute à devenir, d'abord un concurrent gênant, ensuite un ennemi vindicatif et dangereux.

Pendant quelques jours les boys qu'ils avaient sous leurs ordres cessèrent tous travaux de culture ou d'extraction de pierre et ils se mirent, à l'autre bout de la concession à édifier une case de l'importance de celle où les deux Européens avaient jusque-là partagé leur existence. De telles constructions s'élèvent vite lorsque les branchages, les herbes sèches et les feuilles larges poussent à l'entour à profusion. En moins d'une semaine le nouveau logis était achevé et aussi rustiquement meublé que le premier.

La concession s'étendait sur des collines et des plateaux que traversait, dans son lit étroit et sinueux, la Kafoubou, se dirigeant vers le Congo. Les deux Blancs coupèrent en deux par un alignement de pieux et de grosses pierres les terres et la rivière, se partageant au mieux les fourrés impénétrables, les clairières susceptibles de devenir des bananeraies ou des champs

de manioc, et les fonds humides propres à la culture du riz. Puis ils se répartirent outils et matériel, et rassemblèrent leurs travailleurs. Ils en formèrent deux groupes, en s'efforçant de laisser ensemble ceux de même race. Et ils tirèrent à la courte paille, laissant au hasard le soin de les départager.

Barthelat conserva la vieille case et la partie de concession qui l'entourait. Les indigènes du bas-Congo lui échurent. Ils étaient physiquement les plus faibles, les plus malingres, mais aussi les plus soumis et ils manifestèrent bruyamment, Nyama à leur tête, leur joie de demeurer à l'avenir sous les ordres du Français.

Vanderrikx, toujours contracté, groupa aussitôt ses indigènes, des noirs musclés du haut-Congo qui, comprenant déjà la haine qui allait désormais séparer leurs maîtres, se mirent à brandir leurs arcs et leurs lances avec des cris sauvages, en prenant le chemin de leur nouveau campement.

Et les deux hommes, pour la bonne règle, convinrent de profiter de la proximité de la ville pour faire régulariser leur nouvelle situation par devant notaire.

III

Une auto grise semblait dormir dans l'ombre bleue de la case.

Sous la véranda qui entourait l'habitation, trois hommes étaient allongés sur des fauteuils de rotin, accablés de chaleur, parcourant d'un œil las des papiers qu'ils se passaient de main en main.

Maître Brême, le jeune notaire belge dont les tournées en brousse étaient rares, avait hâte de regagner Stanleyville pour retrouver ses cafés ombragés et ses boissons glacées. Il vida à demi son verre de whisky tiédi par le soleil et tendit à chacun de ses interlocu-

teurs une feuille de papier timbré couverte de lignes serrées :

— En résumé, dit-il en souriant, voila comment je conçois votre accord sur votre désaccord. Après deux années de travail en association, vous décidez de vous séparer et de partager votre exploitation et vos terres. Vous, monsieur Vanderrikx, vous gardez la moitié nord de la concession et le cours de la Kafoubou qui la traverse. Vous, monsieur Barthelat, vous conservez l'autre moitié sur laquelle est construite cette case et tout le lit aval de la rivière. Vous continuez chacun de votre côté vos cultures et l'extraction du granit, libres de vous faire la concurrence qui vous plaira. C'est ce que je me suis efforcé de condenser en ces deux pages et sur ce plan, que je vous prie de signer ainsi qu'un troisième exemplaire que je conserverai à mon étude.

Et il tendit son stylo aux deux colons qui s'exécutèrent sans dire mot.

Vanderrikx se leva lourdement, glissa la feuille qu'il tenait dans la pochette de sa chemise ouverte et se coiffa de son casque :

— Si toutes les formalités sont remplies, permettez moi de regagner ma case.

Il serra la main du notaire et, sans le moindre regard vers Barthelat, s'en fut à grandes enjambées en suivant l'ombre nette des bouquets de bambous.

— Quel ours ! fit le notaire en le regardant partir, il n'a rien gardé de la traditionnelle affabilité hollandaise. Je ne comprends pas que vous vous soyez entendus pendant si longtemps.

— Il n'a pas toujours eu si mauvais caractère, répondit Barthelat. Je l'ai connu travailleur, sérieux, sobre. Son autorité sur les noirs, son sens des affaires étaient incontestables. Depuis quelques mois le soleil équatorial, l'alcool, le cafard l'ont rendu hargneux, paresseux, négligent... et malhonnête, puisque je me sépare de lui pour des difficultés de règlement que je ne veux pas

approfondir. Il est naturellement furieux de cette décision mais j'étais las d'être le seul à m'occuper du chantier tandis qu'il s'absentait des semaines entières pour chasser ou s'enivrer. Je suppose qu'il comprendra et cherchera à redevenir ce qu'il était.

— La compagnie du chemin de fer va continuer à vous acheter de la pierre ?

— Il le faut bien. Nous sommes les seuls à posséder la partie rocheuse du lit de la rivière. Partout ailleurs, il n'y a que boue et sable. C'est notre travail le plus rémunérateur car nous sommes trop loin de la ville pour tirer bénéfice de nos fruits et de nos légumes. Et puis maintenant nos boys sont très habiles à faire sauter les rochers à la dynamite et à faire éclater les petits blocs sur des feux de bois. Mais nous avons eu du mal à les dresser.

Le notaire se leva à son tour. Il montra du doigt au milieu de la rivière qui serpentait dans un bas-fond, une roche rose que le courant bordait d'un collier d'écume.

—Voilà là-bas un fameux bloc qui vous donnera quelques mètres cubes de moellons.

— Pas du tout, car celui-là restera intact. Mes noirs ne veulent pas y toucher sous prétexte que c'est une pierre sacrée. Ils l'appellent « la pierre de fortune ». Drôle de nom, car si je n'avais que des rochers sacrés de cette sorte, ce serait vite la ruine. Venez la voir.

Sautant de roche en roche au-dessus de l'eau claire, ils s'approchèrent du bloc rose. Sur sa surface lisse était gravé un dessin primitif : un arc tendu coupé par une flèche. Barthelat poursuivit :

— Il paraît, m'ont dit mes indigènes, que d'après une très vieille légende, cette flèche indique le chemin qu'il faut suivre pour atteindre un trésor caché par un très riche chef de tribu. Mais à quelle distance ? Nul n'a pu me le dire...

Et leurs regards, suivant la direction tracée, se per-

dirent vers des frondaisons épaisses d'où émergeaient par endroits les cônes grisâtres de termitières énormes.

— Je vous souhaite d'obtenir un jour des renseignements plus précis plaisanta maître Brême. Vous me ferez revenir pour régulariser le constat.

Et il regagna sa voiture qui, un instant après, disparut sur la piste de sable.

IV

Les premiers jours qu'il se sentit seul, Vanderrikx se mit au travail avec acharnement. Il avait conscience que les griefs formulés par son ancien associé contre lui étaient justifiés et qu'il avait considérablement perdu de son énergie ancienne et de son activité.

Pendant dix ou douze heures chaque jour, il s'agitait parmi ses noirs dans la clairière où la Kafoubou s'étalait entre les rochers, sous une voûte sombre tachetée de soleil, remplie de chants d'oiseaux et d'où pendaient des branches tordues et des lianes souples.

Les hommes, presque nus, tiraient hors de l'eau des pierres énormes qu'ils transportaient sur leur tête crépue, brisaient à la masse les blocs les plus tendres ou perforaient les plus durs avec de lourdes barres à mine.

Parfois le vent brûlant apportait les bruits du chantier de Barthelat qui, lui aussi, travaillait tout le jour, ou l'odeur musquée des crocodiles qui remontaient le courant lorsqu'une pluie abondante grossissait la rivière.

Voulant trouver un passage plus rétréci, facile à interdire à ces bêtes infectes qui semaient la terreur parmi ses travailleurs, Vanderrikx se mit à la tête d'une petite équipe de bûcherons et descendit un matin la Kafoubou. Entre deux falaises verticales il découvrit un amas

de rocs de belle taille qu'il se promit d'exploiter. Tandis que, les bottes dans l'eau, il tâtonnait le fond pour repérer un gué, il s'entendit tout à coup héler par un de ses boys :

Blanc, encore une pierre de fortune pareille à celle de ton camarade. Regarde !

Entrant dans l'eau jusqu'aux hanches, le Hollandais s'approcha et examina le dos arrondi de l'énorme pierre ; le même dessin s'y reproduisait : l'arc et la flèche grossièrement burinés.

Il observa la position du soleil, puis le tronc des arbres que le lichen tachait de clair d'un même côté.

— Mais la direction de cette flèche n'est pas la même, remarqua-t-il. Je crains bien que vos légendes ne soient que des contes à dormir debout. Et si cette pierre au lieu d'indiquer le chemin d'un trésor en cachait tout bêtement un ? Demain, nous en aurons le cœur net, nous la ferons sauter.

Les indigènes eurent un cri de protestation.

— Il ne faut pas, Blanc, tu sais bien que c'est une pierre sacrée.

Vanderrikx eut un gros rire :

— Vous n'êtes que des enfants et vous ferez ce que je vous dirai de faire. Demain, j'apporterai des cartouches et nous verrons bien ce que cette pierre a dans le ventre.

Et pour occuper son après-midi, il se mit à tailler en pointe de longs bambous dont il se servit pour jalonner sur le terrain la direction marquée par la flèche. Vers le soir une file de piquets montait en biais au flanc de la colline, vers un angle de la concession de Barthelat.

V

Le lendemain, il dut se mettre fort en colère pour trouver une équipe acceptant d'exécuter le travail qu'il avait projeté. Tous les noirs qu'il désigna s'esquivèrent, les uns avant d'être à sa portée, les autres, le dos cinglé par sa cravache ou la mâchoire endolorie par une taloche. Ce fut avec un énervement rageur qu'il réussit à grouper quelques parfaits sauvages, descendants d'authentiques anthropophages du haut-Congo, aux joues boursouflées de tatouages répugnants et qui, ignorants des coutumes de la région, consentirent à le suivre.

Sans enthousiasme toutefois et plutôt avec des regards craintifs et des murmures, ils se juchèrent sur « la pierre de fortune » et se mirent à y creuser des trous de mine.

Le Hollandais les quitta pour remonter à la clairière puis revint vers midi après avoir noyé sa colère dans de généreuses rasades de whisky.

Surpris de ne pas entendre le battement régulier des barres d'acier il s'approcha en se dissimulant et serra de nouveau les poings en proférant des bordées de jurons. Ses boys étaient debout, immobiles sur la roche et tournés vers un étrange vieillard qu'ils écoutaient avec une grande attention. Le nouveau venu, perché sur un tronc d'arbre qui tenait lieu de passerelle entre deux pierres parlait avec volubilité en s'accompagnant de grands gestes. Il était vêtu d'oripeaux, un jupon de raphia dissimulait le haut de ses jambes maigres. Il portait en sautoir des os et des peaux multicolores de petits rongeurs. Deux vieux chapeaux de feutre s'emboitaient l'un dans l'autre sur sa tête. Sa longue barbe blanche en broussaille s'agitait avec véhémence entre ses bras osseux.

Vanderrikx n'eut pas de peine à reconnaître sous

cet accoutrement le sorcier qu'il avait malmené et il se mit à courir pour le chasser de son chantier. L'autre, tout à son discours frénétique, ne vit le danger que quand le Hollandais fut à quelques pas de lui. Il voulut prendre la fuite mais le Blanc, les yeux étincelants de colère, saisit l'extrémité du tronc d'arbre sur lequel le vieillard s'était posté et le fit basculer d'un seul coup.

Le sorcier poussa un cri, s'enfonça dans les tourbillons et reparut à la surface, cramponné au tronc qui flottait, avalant une gorgée d'eau à chacun de ses hurlements. Les noirs, convaincus par ses paroles et craignant la fureur du Blanc, jetèrent leurs outils à l'eau et déguerpirent de pierre en pierre vers la rive, disparaissant dans le fourré épais.

Debout sur une roche, jambes écartées, Vanderrikx eut un éclat de rire qui se répercuta entre les arbres. Au milieu de la rivière, de plus en plus étroite et de plus en plus rapide, le tronc d'arbre filait, entraînant le vieillard qui s'y agrippait désespérément, tandis que les deux chapeaux tournoyaient à quelques mètres en avant comme pour lui frayer un chemin.

La Kafoubou décrivait quelques courbes avant de s'élargir pour entrer dans la concession de Barthelat.

Celui-ci, de la rive, commandait ses boys qui circulaient de leur pas élastique, la tête chargée et les bras levés, sur des troncs couchés en travers des roches. Il entendit les cris qui se rapprochaient et vit briller le crâne chauve du vieux noir, hors de l'eau écumante. Connaissant bien les caprices du courant, il se posta entre deux pierres et tendit sa canne recourbée pour accrocher l'arbre au passage et l'attirer à lui. A ce moment le vieux jeta un hurlement déchirant qui cloua tous les boys sur place. L'eau, autour de lui se teinta d'un brouillard écarlate. Barthelat le saisit aux aisselles et le ramena sur la berge. Sa jambe était sectionnée juste au-dessus du genou aussi nettement qu'avec la

hache la mieux affûtée. Et au déplacement sinueux du nuage rouge à travers le courant, on devinait les crocodiles s'enfuyant en se disputant leur proie.

Les noirs étaient atterrés. Barthelat déboucla sa ceinture et la serra de toutes ses forces autour de la blessure pour arrêter l'hémorragie. Mais, tout autour d'eux, l'herbe et la terre ruisselaient de sang.

Le pauvre vieux était évanoui. Sa tête lourde pendait lamentablement et prenait une teinte grise. Sous les gifles d'eau froide, une ombre revint à ses pommettes et les veines de ses tempes se remirent à battre faiblement. Il frôla doucement de ses doigts déjà froids la main de Barthelat et murmura :

— La pierre de fortune... celle de l'autre blanc et la tienne... Quand les deux flèches se croiseront... Là est le trésor... Cherche.

Puis ses yeux se voilèrent, sa tête chavira. Il était mort.

VI

Vanderrikx, après avoir vu disparaître sa victime dans le courant et ses boys sur la rive, se mit à appeler en vain dans toutes les directions. Sentant croître sa fureur, il regagna sa case, chercha à calmer ses nerfs dans quelques verres de whisky, mais le résultat ne se fit pas attendre. Bientôt, ivre de colère et d'alcool, il sema la terreur dans le camp de ses travailleurs en distribuant à tort et à travers des volées de coups de bâton puis il rentra et s'endormit tout vêtu en travers de son lit jusqu'à ce que le grand soleil entrant à pleine porte vînt lui rappeler par une caresse brûlante qu'il est fort imprudent de s'exposer à ses rayons, même les plus obliques, sans casque.

D'abondantes ablutions lui rendirent des idées claires. Et se rappelant vaguement les scènes de la veille,

il chargea quelques outils sur son épaule et se dirigea vers « la pierre de fortune ».

Obsédé par son projet de la faire sauter, il l'escalada et se mit à creuser à petits coups de barre les trous commencés par les noirs. La tâche était ardue et le soleil brutal. Il se rafraichissait de temps en temps à l'eau claire qui coulait autour de lui et reprenait son travail avec entêtement. Lorsqu'il jugea ses trous suffisament profonds, il y introduisit des cartouches de dynamite, fixa d'un coup de dent des détonateurs sur des morceaux de mèche dont il régla soigneusement la longueur et, après avoir enfermé ses explosifs sous un bouchon d'argile, il alluma l'extrémité des cordons qui se mit à grésiller. Et, sautant d'une roche sur une autre, il courut se cacher derrière le tronc protecteur d'un énorme eucalyptus.

A ce moment, bâton à la main, veste sur l'épaule, Barthelat débouchait d'un pas promeneur sur la rive. Il s'était laissé guider de loin par les coups que frappait Vanderrikx qu'il savait seul, ayant interrogé ses boys, mais, n'entendant plus rien depuis un instant il avait ralenti son pas. Il regardait de tous côtés surpris de ne pas le voir. Il aperçut tout à coup la file des jalons plantés de la veille, s'arrêta pour examiner la direction qu'ils indiquaient et fixa au loin sur une croupe, un haut papayer clair placé exactement dans leur alignement. Puis, se retournant, son regard fut attiré par la volumineuse roche rose qui émergeait de l'eau rapide et d'où fusait une fumée légère. Avant qu'il ait eu le temps de réfléchir, trois explosions formidables retentirent coup sur coup, se répercutant comme un tonnerre entre les arbres, un épais nuage se mit à bouillonner, poussé par le vent, tandis que les éclats de pierre jaillissaient de tous côtés, hachant les branches, cisaillant les troncs, et retombant en grêle autour de lui. Instinctivement, il s'était jeté sur le sol et ne bougeait plus.

Vanderrikx sortit de sa cachette, profondément étonné de le voir indemne.

— Tu vois qu'il peut t'en coûter cher de venir sur ma concession. Tu sais bien que tu n'as plus le droit d'y mettre les pieds. Je t'invite donc à déguerpir au plus vite.

Et il serrait fortement sa barre à mine.

— Tu aurais pu au moins me prévenir qu'il y avait danger répliqua l'autre en se relevant. Je venais justement te proposer un arrangement au sujet de cette fameuse pierre.

— Il n'y a plus d'arrangement possible, hurla l'autre qui avait hâte de connaître les résultats des explosions, cette pierre est chez moi, bien à moi, allons file !

Et il brandit sa barre d'un air menaçant.

— Comme tu voudras, dit le visiteur en tournant les talons, mais je saurai te parler sur le même ton si tu viens à franchir mes clôtures.

Et il s'éloigna d'un pas tranquille sur la pente dénudée vers le papayer qu'il avait observé tandis que Vanderrikx, rageur, courait vers sa pierre éclatée, toute fissurée de lignes noirâtres. Jusqu'au soir il la brisa à grands coups de masse, écartela les blocs ébranlés, mit à nu le lit de sable sur lequel elle reposait, jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'un amas informe de pierres cassées où nul trésor n'apparaissait. Las et déçu, il regagna sa case au coucher du soleil, réfléchissant que seule sans doute la flèche avait une signification et qu'il avait bien fait d'en jalonner la direction.

VII

Dès le jour suivant, Barthelat se mit en recherche à son tour. La flèche gravée sur sa roche piquait droit vers un épais fourré haut de quatre ou cinq mètres

dans lequel il n'avait jamais pénétré et qui recouvrait la partie la plus sauvage et la plus accidentée de sa concession, une suite de croupes rocheuses séparées par des vallonnements marécageux d'où jaillissaient des roseaux et des bambous. Une douzaine de noirs armés de hachettes et de faucilles se mirent à percer une sorte de tunnel rectiligne à travers les broussailles et les branches entremêlées faisant fuir devant eux les reptiles et les rongeurs qui avaient trouvé là un asile confortable et sûr.

Le travail allait lentement car il fallait ramener hors du fourré toutes les branches abattues et toutes les feuilles coupées. Une semaine fut nécessaire pour réapparaître au grand jour, à l'assaut d'une colline, sur des étendues vertes où les herbes acérées comme des épées dépassaient de beaucoup la taille d'un homme. Il fut dès lors beaucoup plus facile d'y tracer, à la suite du tunnel sombre, un chemin à la faux entre deux murailles de verdure d'où se dégageaient une chaleur étouffante et des vrombissements assourdissants d'insectes.

A la tombée du jour, Barthelat, atteignant le sommet de la colline, aperçut au loin le papayer qu'il avait remarqué dans la concession de Vanderrikx. Sous les derniers rayons du soleil, à la jumelle, il distinguait nettement le tracé ébauché par les boys de son ancien associé. Il fit rapidement aligner trois de ses indigènes dans le prolongement de cette ligne et s'aperçut que cette nouvelle direction et celle indiquée par sa flèche convergeaient vers un petit boqueteau d'où émergeaient des amas de rocs aigus. Il n'y avait aucun repère plus caractéristique en vue. Nul doute que ce fut là la clef de l'énigme.

VIII

Le soleil avait à peine redressé les herbes, courbées toute la nuit sous une rosée abondante, qu'il était de retour au même point. Il avait consulté son plan avant de partir pour constater, malgré l'absence de clôture, qu'il était toujours sur sa concession. Il partagea son équipe en deux groupes, l'un pour continuer le tracé commencé, à la suite du tunnel, l'autre pour prolonger celui dont il avait aperçu l'ébauche chez Vanderrikx. Deux ou trois observations rapides dans le courant de la journée lui permirent de voir au loin, pareils à des fourmis, les indigènes du Hollandais, coupant les herbes, abattant les bambous, suivant eux aussi la direction indiquée par la flèche mais avec beaucoup de retard. Au soir, les deux sentiers frayés par les deux groupes se rapprochaient sensiblement, piquant tous les deux vers le boqueteau. Le but maintenant était proche. Encore un jour ou deux, et, la lisière atteinte, il faudrait de nouveau avancer à la hachette.

Le matin où ils s'apprêtaient à travailler de la sorte, les indigènes en débouchant du tunnel s'arrêtèrent muets et apeurés. Les herbes étaient couchées à droite et à gauche, comme bousculées par le passage d'une bête énorme, et des pattes larges et pesantes avaient marqué leur empreinte sur le sol amolli par la nuit.

Barthelat examina ces traces avec attention.

— C'est un léopard, chuchotaient les boys effrayés, et un gros léopard. Pourtant, c'est une bête qui, d'habitude, préfère les sous-bois et les bords de ruisseaux.

Le blanc s'étonnait surtout de voir que la bête s'était promenée le long des deux tracés d'où pourtant l'odeur de l'homme aurait dû l'éloigner. A voir ses piétinements, elle avait tenté de pénétrer dans le boqueteau sans y parvenir et était repartie par le tracé de Vanderrikx.

— C'est un animal large et court s'exclamait Barthelat. Ses pattes de devant sont très écartées l'une de l'autre et sa foulée est moins longue que celle d'un léopard ordinaire. Pourtant la trace des pattes nettement imprimée est la même. Qu'importe, mettons-nous au travail !

Mais il eut beau user de la persuasion, de la raillerie, de la menace, il ne parvint pas à secouer la torpeur des indigènes qui, avec une mine terrorisée refusèrent de se mettre en chantier. A la fin, malgré quelques claques distribuées aux plus rebelles, il ne réussit qu'à les faire fuir à une distance respectueuse. Puis, l'un après l'autre, ils s'engouffrèrent sournoisement dans le tunnel et regagnèrent leur camp sans vouloir utiliser les hachettes qu'ils avaient apportées.

Devant une telle force d'inertie, Barthelat fut bien obligé d'abandonner ses recherches. Le front barré d'un mauvais pli il regagna sa case, se munit de provisions, prit un fusil et revint examiner la piste.

Puis pensant que le fauve ne devait pas être très éloigné, et pourrait revenir à la nuit, il se posta sur la branche d'un manguier et attendit patiemment, la pipe aux dents.

L'après-midi s'écoula sans que rien d'anormal apparut. Seuls, quelques singes sautillaient de branche en branche en se pourchassant et des vols de perroquets verts rasaient la cime des arbres dans un bruyant jacassement.

Comme l'obscurité s'étendait brusquement dès que la boule de feu du soleil se fut aplatie derrière une crête, il s'apprêtait à descendre de son observatoire pour allumer sa lampe de chasse, lorsqu'un frémissement d'herbe attira son attention. Un animal au pelage moucheté, un léopard à n'en pas douter, découpait sa silhouette trapue sur le sentier venant de chez Vanderrikx, mais il n'avait pas la démarche souple et féline

de son espèce. Il avançait lentement, en clopinant, par saccades, la tête inclinée vers le sol.

Etonné, le chasseur épaula, prit son temps et lâcha la détente.

La bête poussa un véritable cri humain et, chose extraordinaire, se dressa sur ses pattes de derrière pour faire demi-tour. L'homme bondit sur le sol et s'avança la crosse sous le bras, jusqu'à quelques mètres. Il avait devant lui un nègre affublé d'une peau de léopard attachée sur son dos par des lanières. A ses mains et à ses pieds étaient fixées d'énormes griffes de fer. Il saignait abondamment de l'épaule et soutenait son bras gauche avec des grimaces de douleur.

— Que signifie cette mascarade et où allais-tu ainsi ?

L'autre tomba à genoux :

— Pardonne-moi, Blanc, j'obéissais à mon maître. Il m'a envoyé pour que je lui rende compte du travail de tes hommes. Il les a vus travailler de loin et m'a fait habiller de cette façon pour que la trace de mes pas n'éveille pas tes soupçons. Pardonne-moi et soigne-moi.

— Te soigner, ricana Barthelat, après t'avoir blessé sur mes terres comme un vil espion que tu es. Va te faire soigner par ton maître et qu'il comprenne qu'il est dangereux de se risquer ainsi chez moi. Et dis-lui bien que j'en ai autant à sa disposition s'il ne se contente pas de sa propriété pour se promener.

Le noir ne se le fit pas dire deux fois. Laissant sur place une véritable mare de sang, il s'éloigna en geignant de douleur sans se retourner.

IX

Autour des feux, le soir, Barthelat exposa à ses noirs regroupés le résultat de son affût, non sans leur faire une dure leçon sur leur mauvais esprit et leur indisci-

pline. Il décida d'atteindre coûte que coûte son but au plus tôt et de prendre avec lui tous les hommes disponibles, même son cuisinier et son laveur de vaisselle. Il avait l'intention de poster des sentinelles à la limite de sa concession pour le cas ou Vanderrikx tenterait de s'approcher.

Tous, au petit jour, s'enfoncèrent dans le tunnel de branchages, le blanc fermant la marche pour être bien sûr qu'aucun de ses boys ne se déroberait. Mais tous semblaient en bonnes dispositions, bavardant et plaisantant bruyamment dans ce couloir étroit et sombre. Tout à coup une série de sifflements bizarres les cloua sur place et leur fit faire silence. Des traînées lumineuses zébraient le ciel au-dessus du plafond de feuillages et soudain le feu crépita en dix endroits autour d'eux avec des jaillissements d'étincelles. Une fumée épaisse les entoura et des flammes rouges apparurent devant et derrière eux.

D'un seul coup le blanc comprit. Les noirs de Vanderrikx ayant guetté leur départ venaient, avec des flèches enflammées, de mettre le feu au fourré, pensant les griller tous comme des lapins dans leur terrier.

Poussant des cris déchirants les pauvres indigènes se mirent à se bousculer, à se battre, à s'écraser pour chercher une issue. Mais les broussailles à droite et à gauche étaient impénétrables. Chercher une fuite en avant c'était se heurter à un rideau de flammes et tomber à coup sûr dans une embuscade. En rebroussant chemin il n'y avait qu'un seul obstacle à franchir, le feu. Ce fut la solution que choisit le blanc. Il appela ses boys qui disparaissaient dans la fumée épaisse avec des hurlements étouffés, déchira sa chemise et s'en masqua le visage, puis d'un grand élan, il s'élança à travers les flammes qui, appelées par le courant d'air du tunnel, avançaient avec un ronflement lugubre.

X

Après un long évanouissement et des heures de délire, il revint à lui et ouvrit des yeux égarés. Il était étendu sur une natte dans une case sombre et étroite tout en chaume. Une porte basse laissait voir un petit coin du ciel bleu et un régime de bananes autour duquel bourdonnait un essaim de mouches. Il ressentait sur tout le corps une atroce brûlure et malgré ses efforts ne pouvait faire le moindre mouvement. Baissant les paupières, il vit qu'il était entièrement recouvert de feuilles vertes et ficelé dans des lianes fines comme une momie dans ses bandelettes. Il poussa un grognement douloureux et, dans le rectangle de lumière, se découpa la silhouette d'une négresse, vêtue d'amples cotonnades. Elle s'approcha et pencha vers lui sa face ronde où brillaient de grands yeux anxieux :

— Tu n'es pas mort, Blanc, dit-elle doucement. Amali savait bien que les herbes de la forêt guériraient tes brûlures. Je vais te donner un peu de nourriture et de l'eau fraîche car voilà trois jours entiers que tu vis dans la fièvre.

— Où suis-je et pourquoi suis-je attaché, gémit-il, et il tordait ses épaules pour rompre ses liens.

— N'aie pas peur, tu es chez Amali, la femme de ce pauvre Nyama, ton cuisinier, qui a brûlé dans le bois avec tous ses camarades. Toi seul as survécu, et si je ne t'avais pas retrouvé, sans connaissance sur le sentier, tu serais mort maintenant de tes brûlures. Mais je t'ai soigné comme je l'ai pu et voilà maintenant la vie qui revient. Je vais détacher les feuilles qui t'enveloppent et en remettre de plus fraîches, mais ne fais pas un mouvement. Si tu savais dans quel état je t'ai ramené ici.

Tout en parlant de sa voix enfantine, elle coupait les lianes et faisait tomber une à une les feuilles larges qui

entraînaient avec elles des lambeaux de peau morte. Barthelat vit que son corps était tout couvert de larges plaques blanchâtres. Le derme apparaissait par endroits noir et humide mais une peau fine et rose semblait repousser déjà. Ses mains étaient comme dégantées et de grandes bandes retournées pareilles à du parchemin n'adhéraient plus que par les ongles.

Quand la négresse l'eut matelassé de nouveau dans des feuilles fraîches il se sentit soulagé et avala goulûment deux œufs crus qu'elle lui tendit et une calebasse d'eau claire. Il fallut qu'elle lui expliquât qu'effrayée par les flammes et les cris de détresse des noirs elle était accourue et l'avait trouvé la face contre terre, couvert de loques qui achevaient de se consumer. Très robuste comme toutes les femmes habituées aux travaux durs de la terre, elle l'avait porté jusqu'à sa case. Et, désespérée par la mort de son mari et de tous les indigènes qu'elle considérait comme ses frères, elle appelait sur la tête de Vanderrikx et de ses boys les malédictions du ciel.

Avant la fin de son récit rempli de détails comme seuls savent en accumuler les noirs, Barthelat s'était endormi sans voir le feu sombre qui brillait dans ses grands yeux lorsqu'elle levait deux doigts en l'air en faisant le serment de venger tous les hommes de sa tribu.

XI

Lorsque le Hollandais eut vu le fourré en flammes d'où le vent lui apportait les cris d'agonie de ses victimes, il fut bien persuadé qu'aucun des occupants n'avait survécu. Armés de longues branches, ses indigènes fouettaient les herbes pour limiter la part du feu et ils lui rendirent compte que tous les corps calcinés gisaient en tas, s'étant agglutinés les uns contre les

autres dans leur frayeur comme des gazelles apeurées.

Quand les derniers tisons ne dégagèrent plus que de minces filets de fumée blanche, il emmena ses hommes à la lisière du boqueteau qu'atteignaient les deux pistes tracées par Barthelat. Les arbustes étaient assez clairsemés, les buissons peu fournis. En quelques heures les deux équipes de bûcherons qu'il avait formées se rejoignirent dans une petite clairière dont le centre était occupé par une énorme termitière, cône de terre grise de sept à huit mètres de hauteur qu'il examina avec attention sur toutes ses faces. Une chose le surprenait :

D'ordinaire, les termites, constructeurs minuscules et obstinés qui creusent leurs galeries dans le sol, font surgir, comme les taupes, des masses de terre qui avec les années, les siècles même, deviennent de véritables collines. Ces insectes ont atteint un tel degré de civilisation que les salles d'incubation, qu'ils superposent pour l'éclosion de leurs œufs et le développement de leurs larves, jouissent de températures différentes par une sorte de chauffage central naturel. De véritables couloirs font communiquer ces divers étages, se terminant au sommet de la colline par une ou plusieurs cheminées dans lesquelles, en enfonçant le bras, on se rend compte de la chaleur dégagée par toute cette vie souterraine.

Or en escaladant ce qu'il avait pris pour une termitière Vanderrikx ne vit aucun orifice. Sans nul doute c'était un monticule trompeur fait par la main de l'homme en des temps plus ou moins reculés, et là était la clef de l'énigme posée par les « pierres de fortune » et leurs flèches.

Et il fit attaquer les flancs de terre grise à grands coups de pioche et de pelle par ses boys qui s'étaient étendus dans l'herbe, exténués.

Au bout d'un moment les outils se heurtèrent à une

sorte de muraille circulaire, faite d'un véritable ciment, que les fers les mieux affutés se refusaient à entamer. Mais l'un des noirs poussa un cri de joie. Il venait de découvrir une pierre verticale, enchâssée comme une porte, sur laquelle étaient gravées deux flèches entrecroisées.

Le visage tourmenté du blanc s'illumina de satisfaction. Il saisit lui-même une pioche et se mit à frapper la pierre à coups redoublés pour la briser, à dégager le joint qui l'entourait pour la faire basculer, mais ce fut en vain.

— Il va falloir employer la dynamite, grogna-t-il.

— Nous n'en avons plus, Blanc, se risqua à murmurer l'un des noirs. Tu sais que tu as employé les dernières cartouches à faire sauter la pierre de fortune.

— J'en trouverai, poursuivit le Hollandais. Il faut absolument nous frayer un passage. N'abandonnez cette clairière sous aucun prétexte, même si je mets quelque temps à revenir. Et je n'ai pas besoin de vous dire d'éloigner tous les importuns.

Et il descendit d'un pas rapide à travers les cendres du fourré maintenant éteint, vers la case de Barthelat.

Il eut vite fait de crever la toile moustiquaire de la porte pour y pénétrer et d'ouvrir le coffre de tôle où son ancien compagnon abritait ses explosifs mais il poussa un juron en n'y trouvant que quelques rouleaux de cordon et une douzaine de détonateurs. Il continua de fouiller la case sans trouver ce qu'il cherchait, jetant de rage au milieu de la pièce le linge, les ustensiles de cuisine, les papiers qu'il découvrait. Ouvrant l'armoire il aperçut tout à coup les papiers contresignés par lui et par le notaire. Il déplia le plan où s'inscrivaient leurs concessions respectives l'observa un moment et, sentant naître une idée soudaine, il la mit dans sa poche et continua ses recherches. Peine perdue. Sans doute Barthelat avait-il épuisé lui aussi ses cartouches ou se servait-il d'une autre cachette moins dangereuse dans

une case facilement inflammable. La meilleure solution était d'aller se réapprovisionner en ville. Certain que ses boys n'abandonneraient pas leur poste, il regagna sa case, mit sa motocyclette en route et partit, comme le soir confondait sous un voile violet le ciel et l'horizon.

Dès le lendemain matin il faisait l'achat de quelques kilos de cartouches et se présentait chez maître Brême avant l'ouverture de l'étude. Le notaire le reçut le torse nu, un rasoir à la main, se demandant quel motif pouvait bien provoquer une visite aussi inopinée.

— Excusez-moi, maître de passer chez vous à pareille heure, mais je ne viens que rarement en ville et ne dispose que de peu de temps. Je voudrais profiter de mon passage pour consulter mon dossier, ayant égaré le papier que vous m'avez fait signer récemment, et certains détails m'ayant échappé.

Très aimablement, le notaire le fit asseoir, étala devant lui les papiers demandés, et le quitta quelques minutes pour achever sa toilette.

Sans perdre de temps, le Hollandais ouvrit le plan, et d'un coup de gomme et d'un trait de crayon bleu, fit passer dans sa concession la partie de terrain contenant le boqueteau et l'éminence autour de laquelle veillaient ses boys. Puis, prenant quelques notes pour donner une raison valable à sa visite, il s'excusa une fois de plus et reprit le chemin de la brousse.

XII

Après une nuit entière d'un bon sommeil réparateur, Barthelat fut éveillé brutalement par une sourde détonation. Il ne sentait presque plus ses brûlures et éprouvait le grand désir d'allonger ses membres engourdis... Il appela Amali qui, s'efforçant de sourire, apparut dans l'encadrement de la porte.

— Tu as entendu ?

— Oui, ce sont encore des pierres que le méchant blanc fait sauter sans doute.

Intrigué, Barthelat réfléchit un instant :

— Va jusqu'à ma case, tu prendras dans l'armoire une petite valise où se trouvent des fioles et des pansements. A l'odeur, tu reconnaîtras les remèdes qu'emploient les blancs. Tu me l'apporteras et m'enlèveras toutes ces feuilles qui me recouvrent. Elles m'ont certes fait beaucoup de bien mais désormais je me soignerai comme les docteurs savent le faire et je guérirai encore plus vite.

La femme partit en courant. Grande fut sa surprise, en arrivant à la case de voir la porte ouverte, l'armoire béante, et tous les objets en désordre sur le sol. Elle n'eut aucune peine à trouver la valise de pharmacie que le blanc lui avait décrite et elle se hâta vers son petit logis, tourmentée à l'idée d'avoir encore a annoncer une mauvaise nouvelle.

Comme elle longeait la piste de sable, un bruit de moteur et un fracas métallique attirèrent son attention. Une auto grise semblant venir de la ville surgissait à un tournant. Elle posa sa valise à terre et se mit à pousser des cris perçants en agitant le foulard dont elle était coiffée. La voiture s'arrêta à côté d'elle et le notaire sans lâcher son volant l'interrogea :

— Que me veux-tu ?

— Blanc, répondit-elle, il y a là, chez moi, le Français qui faisait éclater les pierres. Il a failli mourir et il faut que tu viennes le voir. Peut-être allais-tu chez lui ?

Maître Brême ouvrit la portière et suivit la femme d'un pas rapide en lui demandant des détails, mais, essoufflée par sa course et par la joie de ramener une bonne visite, elle haletait :

— Il t'expliquera, avec moi tu ne comprendrais pas, c'est trop difficile.

Les yeux de Barthelat exprimèrent un grand plaisir à la vue du nouvel arrivant, inclinant sa haute taille pour franchir la petite porte. En quelques mots il le mit au courant des événements et maître Brême, tout en l'écoutant, entreprit de lui faire des lavages et des pansements plus conformes aux règles de l'antisepsie et de l'hygiène. Et la négresse contemplait avec ravissement celui qu'elle avait sauvé, debout, s'étirant doucement avec une évidente satisfaction.

— Je venais précisément vous voir pour cette affaire, dit maître Brême, lorsque Barthelat eut fini de parler. J'ai commis une lourde faute. Votre ancien associé est venu à mon étude avant-hier, sous le prétexte de consulter son dossier. Je le lui ai confié sans méfiance et me suis aperçu après son départ qu'il avait profité de mon absence pour corriger le plan sur lequel vous étiez d'accord. Avant d'entreprendre quoique ce soit, je voudrais voir l'exemplaire que vous possédez pour me rendre compte de ce qu'il a pu modifier.

Entendant par les quelques mots de français qu'elle comprenait qu'il était question de papiers, Amali intervint :

— Je n'ai pas eu le temps de te dire, Blanc, que ta case a été visitée et qu'on a dû te voler. J'ai trouvé les portes ouvertes et tous les objets en désordre.

— Le bandit, murmura Barthelat, toutes ses précautions étaient prises.

— Vous sentez-vous la force de marcher, demanda maître Brême ?

L'autre serra les poings :

— Non seulement de marcher mais de faire payer cher à ce coquin tout le mal qu'il a voulu me faire. Donnez-moi une goutte de cognac et allons chez moi.

Et s'appuyant sur le bras de son compagnon, il fit quelques pas, retrouvant ses forces dès qu'il fut au grand air et que ses jambes se furent réhabituées à le porter.

Ils ne purent que constater l'effraction et la disparition des documents. D'une malle allongée, Berthelat sortit deux fusils de chasse :

— Nous en aurons sans doute besoin, dit-il en crispant ses mâchoires ; il doit avoir profité de mes recherches, et si nous ne le trouvons pas à la rencontre des deux pistes, nous irons le déloger de sa case.

La négresse les suivait à distance à travers les cendres du fourré, détournant ses regards des cadavres calcinés parmi lesquels gisait son malheureux époux. Lorsqu'ils furent au petit bois, ils s'approchèrent avec précautions de la clairière d'où partaient des éclats de voix.

Les deux blancs, dissimulés derrière un arbre, considérèrent avec surprise le monticule entouré d'un cercle de terre fraîchement remuée. A côté d'une pierre brisée, un trou béant faisait une tache noire. De l'intérieur partaient des rumeurs, des cris, des conversations.

Ils avancèrent alors sans bruit, le doigt sur la gâchette, jusqu'à l'ouverture sur laquelle ils se penchèrent. Quelques marches grossières, retenues par des rondins, descendaient dans une sorte de grotte où s'agitaient des ombres qui brandissaient des poignées d'herbes enflammées pour s'éclairer. Les parois et la voûte semblaient faites de pierres entassées les unes sur les autres sans mortier. Sur le sol une dizaine d'indigènes que dominait la silhouette blanche de Vanderrikx entouraient un tas volumineux de défenses d'éléphant longues et courbes qui brillaient sous l'éclairage des torches.

C'était donc là le trésor dont le Hollandais s'imaginait avoir pris possession et sur lequel il se penchait avec tant d'intérêt. Les deux blancs descendirent quelques marches ; Amali, toujours sur leurs talons, se glissa elle aussi à leur suite.

Tout à coup la voix claire de Barthelat fit résonner

la voûte d'un « haut les mains » retentissant. Toutes les faces noires se tournèrent vers l'entrée avec une expression d'ahurissement et de frayeur, tandis que Vanderrikx accroupi disparaissait derrière le monceau de défenses.

Dans un silence de mort troublé seulement par le grésillement des torches tombées à terre, deux coups de feu partirent et les balles ricochèrent sur le mur entre les deux assaillants. Vanderrikx venait de ramasser son fusil et tirait, à l'abri derrière les défenses à travers lesquelles il pouvait voir, la porte laissant filtrer la lueur du jour.

Brême et Barthelat regagnèrent l'entrée à reculons, suivis de deux autres coups de feu qui n'eurent d'autres résultat que de faire gémir les noirs, tous à plat ventre sur le sol. L'un d'eux comprenant le danger de leur situation, s'écria :

— Laissez-nous sortir, nous n'avons pas d'armes!

— Combien êtes-vous ? demanda Barthelat.

— Dix ! répondit la voix.

— Alors, sortez l'un après l'autre, doucement.

Un premier indigène atteignit alors le haut de l'escalier à quatre pattes, puis un autre, puis les dix boys se trouvèrent bientôt rassemblés dehors, devant le fusil de maître Brême qui leur faisait rouler de gros yeux terrifiés.

— Et toi, Vanderrikx, tu sors ou tu restes ? interrogea Barthelat.

Pour toute réponse une balle siffla à ses oreilles, brisant des branches au-dessus de lui.

— Je vais t'infliger la peine du tallion, bandit, et te faire griller à ton tour. Et le Français se tourna vers le notaire :

— Faites leur faire un grand feu d'herbes à vos prisonniers pour qu'ils se rachètent et qu'ils enfument cet animal dans sa tanière.

Maître Brême sans quitter les noirs de vue, chuchota :

— Mais Amali, est-elle sortie ?

— C'est vrai, murmura Barthelat, je ne l'ai plus revue, et il appela anxieusement dans l'escalier :

— Amali, Amali, sors à ton tour !

La voix aigüe monta du fond de la grotte :

— Il faut que je me venge d'abord, Blanc.

Vanderrikx tapi dans l'ombre et entendant cette voix tout près de lui, fit un bond et poussa une exclamation de douleur. La femme venait d'empoigner son fusil et de lui mordre violemment le bras, puis saisissant une défense, elle s'en servit comme d'un épieu et la lui lança de toutes ses forces dans la poitrine. Mais le Hollandais s'était emparé du poignet de la négresse qui se débattait comme une furie. De son bras libre elle tâtonna pour chercher une autre arme. Elle referma la main sur une lourde boîte métallique dont elle voulut se servir pour écraser la face du blanc. Mais le couvercle tomba sur le sol et des cartouches de dynamite se mirent à rouler les unes après les autres parmi les herbes des torches qui lançaient encore leurs étincelles et leurs flammes tordues.

Au moment ou Barthelat, entendant le bruit de la lutte, faisait quelques pas dans la descente, une explosion formidable se produisit et un souffle puissant le rejeta au dehors au milieu des noirs qui culbutaient avec Brême sous une pluie de pierrailles.

Un cratère s'était ouvert au sommet du monticule pareil à celui d'un volcan et lorsque la fumée noire qui s'en échappait se fut dissipée, les deux blancs se penchèrent pour regarder dans la grotte.

Les défenses brisées jonchaient le sol de leurs débris brillants. Vanderrikx horriblement déchiqueté baignait dans une mare de sang. La négresse cramponnée à lui n'était plus qu'une masse molle d'étoffes qui achevaient de flamber.

Barthelat, très pâle, répétait d'un air hébété :

— Pauvre Amali, pauvre Amali !

Les indigènes pelotonnés les uns contre les autres, levaient les bras dès que Maître Brême jetait sur eux des yeux furieux. Au bout d'un moment les deux hommes se relevèrent.

Le notaire, la voix changée, déclara avec son savoureux accent belge :

— Cela fera quand même une jolie somme, savez-vous ? Vous connaissez le cours de l'ivoire ?

— Non, mais j'espère que vous me le donnerez quand je vous règlerai vos honoraires, car après l'aide que vous m'avez apportée, je compte vous payer en nature plutôt qu'en espèces.

Et les deux blancs s'étreignirent vigoureusement, tandis que les boys voyant leur visage s'éclairer, baissaient lentement les bras, se sentant rassurés sur leur sort.

FIN

Pour paraître mercredi prochain :

Les Pionniers de la Caledon River

Roman d'aventures inédit

par LUCIEN FARNAY

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 26.8.9

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS,** demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
du MYSTERE,
de l'ANGOISSE,
de l'IN

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en **4** couleurs **0.5**

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.

N° 172